Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 24 (1974)
Heft: 3

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

HERBERT HAAG : *Biblisches Wörterbuch.* Freiburg im Breisgau, Herder, 1971, 414 p. (Herderbücherei, 394.)

Herbert Haag, professeur d'Ancien Testament à l'université de Tübingen, publie avec quelques collaborateurs ce petit dictionnaire biblique dans un format de poche ; le public visé est en premier lieu celui des laïcs, des catéchètes et des maîtres de religion qui pourront acquérir ainsi un ouvrage facilement accessible par la dimension de ses articles et par son prix (ce qui n'est pas négligeable au vu de l'inflation des prix des livres de théologie). Le lecteur désireux d'en savoir plus sur l'état du débat théologique et sur la littérature à disposition est renvoyé explicitement au Bibel-Lexikon (Zürich/Köln, 1968 ²), beaucoup plus volumineux et technique, qui constitue la base du présent ouvrage. Néanmoins, celui-ci n'est pas le simple résumé d'un dictionnaire plus étendu, mais une œuvre originale qui veut tenir compte de la recherche récente et qui comprend plus de 800 articles sur les livres bibliques et leur milieu historique et géographique ; 41 planches insérées dans le texte et deux cartes en couleur viennent le compléter. Un volume qu'il vaudrait la peine d'avoir en français... en livre de poche !

ERIC DUBUIS.

Sinodo Riformato Olandese : Pane al pane...! una parola chiara sulla storia, il segreto e l'autorità della Bibbia. Torino, Claudiana, 1972, 239 p.

La Bible : un best-seller mais souvent mal lu, mal compris ou abandonné après quelques lectures infructueuses. Un livre où ne manquent ni les contradictions, ni les énigmes, ni les passages choquants et qui se donne pour Parole de Dieu. Que peut faire d'un tel livre un chrétien moderne ? — Le synode réformé de Hollande a chargé un groupe de théologiens de répondre à cette question. Cette réponse, parue en 1967, a recueilli un assentiment si large qu'on a pu comparer son retentissement à celui qu'a eu le fameux catéchisme catholique hollandais. La maison d'édition de l'Eglise vaudoise du Piémont a eu l'heureuse idée de mettre cet ouvrage à la portée des lecteurs italiens dans la traduction très vivante du professeur Thomas Soggin. — Un chapitre, particulièrement précieux par son impartialité, évoque les différents aspects sous lesquels la Bible a été considérée dans la chrétienté, de la méthode allégorisante d'Origène à la critique historique du XIXe siècle et à Karl Barth. Le principe essentiel de l'ouvrage est celui de laisser la Bible parler d'elle-même. Il ne s'agit ni de biblicisme étroit ni de fondamentalisme. La Bible est d'une part un document humain et criticable, d'autre part elle est l'histoire des relations de Dieu avec les hommes. Et tout en reliant l'humanité à un passé inoubliable, elle s'ouvre toute grande à l'avenir. La Bible, un livre dynamique.

LYDIA VON AUW.

JEAN POTIN : *La fête juive de la Pentecôte*. Etudes de textes liturgiques. Vol. 1, Commentaire ; vol. 2, Textes. Paris, Le Cerf, 1971, 328 et 79 p. (Lectio Divina, n° 65.)

Ce titre dit assez mal ce dont il s'agit : une étude très poussée, sans doute la première en son genre, des versions araméennes, c'est-à-dire targumiques, des textes de l'Ancien Testament lus dans les synagogues le jour de la Pentecôte, vers le temps de Jésus. Ces versions étant plus ou moins glosées, elles sont un témoignage capital de la piété juive de cette époque, et intéressent donc directement le Nouveau Testament, la langue que parlait Jésus (problème non résolu), les origines de la Pentecôte chrétienne en premier lieu. Depuis la publication par P. Kahle des fragments de la Gueniza du Caire (1930) et par A. Diez-Macho du Targum palestinien (Néofiti, 1949), on ne peut douter que certaines de ces traditions remontent jusqu'aux jours de Jésus, et même au-delà parfois. Pour tous les textes de l'Ancien Testament lus et interprétés le jour de la Pentecôte, le savant auteur a donc comparé et commenté les documents à notre disposition ; travail énorme et qui ne fait que commencer pour l'ensemble des targums ; cette étude est digne de celle que Le Déaut a publiée en 1958 sur *La nuit pascale*, et ce n'est pas peu dire. « Autant les prêtres de Qumrân ont un langage prétentieux et ennuyeux, autant ces vieux rabbins que nous voyons sortir de la nuit des temps... attirent notre sympathie » (p. 318) ; c'est aussi notre impression. Une seule remarque critique : Paul ne suit guère les commentaires targumiques sur la perfection de l'Eglise du désert puisque, dans I Cor. 10, pour mettre en garde ses correspondants, il fait remarquer que tous les baptisés en Moïse et en Jésus-Christ n'arriveront pas dans la Terre promise, à cause de l'idolâtrie de certains (à propos des p. 216-230).

PIERRE BONNARD.

D. A. BERTRAND : *Le baptême de Jésus, Histoire de l'exégèse aux deux premiers siècles*. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1973, 161 p. (Beiträge zur Geschichte der biblischen Exegese, 14.)

Cet ouvrage, qui reproduit à quelques détails près une thèse complémentaire de doctorat présentée à Strasbourg, présente une introduction, une traduction originale et un bref commentaire des quelque cent textes relatifs au baptême de Jésus qui nous restent des deux premiers siècles de notre ère. — Après un premier chapitre consacré aux récits du baptême de Jésus et aux allusions qui y sont faites dans les évangiles canoniques et dans les Actes des Apôtres, Bertrand aborde les récits syriens (Odes de Salomon, Ignace, Tatien le Syrien, les interpolations des Testaments des douze patriarches), ceux des judéo-chrétiens (évangiles des Nazaréens, des ébionites et des hébreux, la Praedicatio Pauli, les Kerugmata Petrou et les Oracles sibyllins), ceux des gnostiques non valentiniens (Cérinthe, les nicolaïtes, etc...), ceux des gnostiques valentiniens, ceux des adoptianistes (les aloges, Théodote de Byzance), ceux des hérésiologues (Justin, Méliton de Sardes et Irénée) et celui de Celse. — En appendice, l'auteur reprend quelques éléments thématiques constitutifs de la scène du Jourdain : le Jourdain, le feu, la lumière, la colombe, la voix et l'âge de Jésus. Le lecteur trouvera en fin de volume une bibliographie et des index bien fournis. — L'auteur, qui semble disposer d'une information fort étendue, a condensé l'étude de tous ces textes en un nombre limité de pages ; le lecteur regrettera parfois la brièveté de certains commentaires et le fait que les options exégétiques sont rarement justifiées. — Dans sa conclusion, l'auteur concède que l'importance du baptême

de Jésus dans la théologie des anciens n'est pas primordiale. Son étude présente cependant un intérêt certain, tout d'abord parce qu'elle met en évidence la diversité des interprétations qui ont été données du baptême de Jésus dans les quelque 130 ans considérés ; ensuite parce qu'au travers des diverses interprétations que ces textes donnent de ce baptême, c'est leur christologie qui est mise au jour.

FRANÇOIS VOUGA.

J.-F. COLLANGE : *Enigmes de la deuxième Epître de Paul aux Corinthiens*. Cambridge, University Press, 1972, 352 p. (Society for New Testament Studies, Monograph Series, 18.)

Dans cette thèse, l'auteur cherche à « déterminer ce que Paul a voulu dire, ce qu'en fait il a dit, en écrivant — ou en dictant — le passage qui nous est présenté par sa deuxième épître canonique aux Corinthiens du verset 14 du chapitre 2 au verset 4 du chapitre 7 » (p. 1). J.-F. Collange voit en effet dans ce passage une épître distincte qui aurait ensuite été réunie au reste de l'épître canonique par un rédacteur. Ce texte est homogène, a un plan cohérent, débute par une action de grâces semblable à celles des autres épîtres pauliniennes (2 : 14) et possède une introduction qui annonce le thème de ce qui sera développé (2 : 14-17). Le thème annoncé en 2 : 14-17 est celui de la nature de l'apostolat exprimé de manière polémique face aux adversaires « qui trafiquent l'évangile (v. 17), ne conduisent pas au salut mais mènent à la mort, tout en se prétendant suffisants (v. 15 *b*-16) » (p. 40). L'épître possède trois parties : « Réfutations des théories adverses » (3 : 1 à 4 : 4), « Exposé et fondement de l'apostolat dans la faiblesse » (4 : 5 à 5 : 10), « Appel aux Corinthiens à revenir à Paul et à Dieu » (5 : 11 à 7 : 4). Cette dernière partie, conclusion du texte, aurait connu deux formes dans deux éditions successives faites par Paul lui-même. Ces deux éditions auraient toutes deux contenu 5 : 11 à 6 : 2. Mais la première aurait fait suivre ce texte de 6 : 3-13, tandis que la seconde aurait comporté 6 : 14 à 7 : 4. Cette solution expliquerait l'apparente incohérence de 6 : 3 à 7 : 4. Pour sa seconde édition (celle qui insère 6 : 14 à 7 : 4), Paul aurait utilisé un document judéo-chrétien préexistant, proche des textes de Qumrân et du Testament des douze Patriarches. — A partir de cette étude particulière, l'auteur contribue à apporter une solution à deux difficiles problèmes que pose la seconde épître aux Corinthiens dans son ensemble : l'unité du texte et l'identité des adversaires combattus. Concernant l'unité, il pense donc que l'épître canonique est l'œuvre d'un rédacteur qui aurait regroupé plusieurs textes pauliniens concernant tous plus ou moins la même crise. Un de ces textes (2 : 14 à 7 : 4) aurait connu deux éditions légèrement différentes. Quant aux adversaires, ce seraient des judéo-chrétiens qui se feraient passer pour apôtres, des *théioi andres* à l'image de Moïse. A la différence de Paul, ces hommes préconiseraient un apostolat glorieux. Dans sa réfutation, Paul n'est pas isolé mais fait de nombreuses références à la tradition (rappel de l'enseignement catéchétique, citation de formules liturgiques, allusion à une parole du Christ : I Cor. 5 : 1. Cf. Marc 14 : 58).

La thèse de J.-F. Collange se présente comme une étude solide et fouillée (verset par verset) de II Corinthiens 2 : 14 à 7 : 4. Elle peut donc être avantageusement utilisée comme commentaire de ce passage. L'auteur tient en outre largement compte des nombreuses recherches sur la seconde épître aux Corinthiens.

JEAN-MARC PRIEUR.

GERHARD SCHNEIDER : *La lettre aux Galates*. Traduit par Carl de Nys. Paris, Desclée, 1969, 163 p. (Parole et Prière.)

Ce livre est une traduction du commentaire de G. Schneider : *Der Brief an die Galater*, Düsseldorf, Patmos-Verlag, 1964 (Geistliche Schriftlesung). Comme tous les volumes de la collection *Parole et Lumière*, il s'agit d'un ouvrage destiné à aider la lecture spirituelle de l'Ecriture. Les éditeurs y ont inséré quelques pages où le lecteur trouvera un guide pour sa méditation de la Bible. On lui recommande une démarche en quatre étapes : la lecture attentive, la méditation silencieuse, la réponse dans la prière et la mise en pratique dans l'action ou dans le don de soi à Dieu. — Le texte n'est pas et ne prétend pas être un commentaire scientifique. Il est cependant substantiel et solide théologiquement. Il rendra donc de grands services au lecteur de la Bible, aux groupes d'études bibliques et même au prédicateur. — On regrettera toutefois l'absence de certaines indications historiques et philologiques qu'il aurait été utile d'avoir, même dans un ouvrage de ce genre. Il aurait par exemple été bon de signaler le problème du rapport entre les récits de rencontre à Jérusalem de Galates 2 : 1 ss. et d'Actes 15. Une meilleure explication de ce qu'est l'allégorie (Galates 4 : 24) intéresserait également le lecteur.

JEAN-MARC PRIEUR.

J.-F. COLLANGE : *L'Epître de Saint Paul aux Philippiens*. Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1973, 135 p. (Commentaire du Nouveau Testament, X a.)

L'auteur, docteur ès sciences religieuses et pasteur à Strasbourg, dont on a déjà largement pu apprécier les travaux sur II Corinthiens, nous présente maintenant un nouveau commentaire de l'épître aux Philippiens, destiné à remplacer celui que le Professeur Bonnard avait rédigé il y a plus de vingt ans. Si la réputation de celui-ci n'est plus à faire, disons d'emblée que le travail de Collange est digne en tous points de son prédécesseur. — Après une très riche bibliographie, l'ouvrage débute par une excellente introduction. L'auteur reprend à son compte l'hypothèse maintenant largement admise selon laquelle notre épître aux Philippiens est le résultat de l'assemblage de trois lettres différentes ; dans un premier billet (maintenant Phil 4 : 10-20), l'apôtre, qui se trouve en prison, remercie brièvement les Philippiens pour l'aide qu'ils lui ont fait parvenir par l'intermédiaire d'Epaphrodite ; dans une deuxième lettre, qui constitue la plus grande partie de notre épître actuelle (1 : 1 — 3 : 1a + 4 : 2-7 + 4 : 21-23), Paul, qui est toujours en prison, s'adresse maintenant à une communauté qui n'est plus sans problèmes : des adversaires, venus du dehors, ont commencé leur œuvre de propagande ; il s'agit, pour Collange, de « prédicateurs itinérants, judéo-chrétiens, se présentant comme des modèles glorieux à imiter et contrastant particulièrement avec l'apparence « misérable » de l'apôtre de la Croix » (p. 27), « dont il retrouvera des comparses à Corinthe lors de la rédaction de II Corinthiens » (p. 109). Dans la troisième lettre, enfin (3 : 1b — 4 : 1 + 4 : 7-8), Paul, qui n'est plus en prison, écrit, face aux mêmes adversaires, à une église dont la situation s'est fortement aggravée. Pour Collange, les deux premières de ces lettres ont été écrites à Ephèse, avant I Corinthiens, entre l'automne 52 et le printemps 57. — Dans le corps de l'exégèse, ce nouveau commentaire n'est pas sans proposer des interprétations originales fort intéressantes. On sait qu'il est difficile de déterminer la situation exacte de l'apôtre lorsqu'il écrit sa seconde

lettre (particulièrement 1 : 12-26). Pour Collange, Paul qui est prisonnier depuis un certain temps « vient de décider de provoquer sa libération en révélant sa qualité de citoyen romain » (p. 26). Cette initiative n'a pas été toujours bien accueillie dans la communauté d'Ephèse où il se trouve ; on l'a peut-être accusé de lâcheté en estimant que « la vraie vocation... d'un apôtre de la Croix, était le martyre » (p. 26). A l'appui de son hypothèse, l'auteur souligne que les prédicateurs malveillants, dont Paul dit trois fois (1 : 15, 16, 18) qu'ils prêchent Christ, ne sauraient annoncer autre chose que la Croix (p. 26, 55, 56) ; 1 : 17 fait allusion à « une série d'épreuves qui devraient encore rapprocher du Crucifié et du Ressuscité » (p. 56) ; enfin, αἱρησομαι (1 : 22) désigne un choix concret et non une espérance ou un souhait intérieur (p. 61). — La manière dont Collange aborde l'hymne christologique de 2 : 5-11, dans son 3e Excursus, mérite d'être signalée : après avoir analysé la structure de ce morceau prérédactionnel qu'il considère avoir sous les yeux dans son intégrité (p. 78), et après avoir affirmé qu'il s'agit avant tout d'un hymne chrétien, l'auteur passe très rapidement sur la question âprement discutée des sources ; pour lui, en effet, « l'hymne n'est pas avant tout une copie chrétienne de telle spéculation antérieure, il est réflexion originale et profonde, à l'aide des matériaux intellectuels et religieux dont l'auteur pouvait disposer certes, sur la confession de foi de l'Eglise et sur ses conséquences pour la théologie traditionnelle » (p. 81). Sa problématique est de montrer que « la confession de Jésus comme Seigneur ne porte nullement atteinte à la gloire de Dieu » (p. 82). C'est finalement à Paul que Collange attribue la paternité de cet hymne « qui reflète peut-être des préoccupations « de jeunesse » auxquelles le théologien des épîtres sera moins sensible » (p. 85) ; dans trois derniers paragraphes de cet excursus, l'auteur souligne l'enracinement cultuel de l'hymne, discute du thème de la préexistence, et montre la place de ce morceau traditionnel dans l'épître. — Pour terminer, signalons les deux autres excursus consacrés aux épiscopes et aux diacres de 1 : 1-2 et à l'expression « être avec Christ » et l'eschatologie paulinienne. Un bon index analytique est placé à la fin de l'ouvrage. — La présentation de ce commentaire est sensiblement plus agréable que celle de ses prédécesseurs : la traduction est placée à l'intérieur du texte, immédiatement suivie des éventuelles remarques de critique textuelle ; on a ainsi évité de morceler le texte de chaque péricope ; notons de plus que chacune de celles-ci est maintenant précédée de substantielles notes bibliographiques. — Concluons en redisant que Collange fournit aux lecteurs de la Bible, pasteurs et exégètes, un outil solide et sérieux qui constitue sans aucun doute l'un des meilleurs commentaires de la collection. Le lecteur n'aura plus qu'à se réjouir de voir paraître encore d'autres rééditions de ce genre et regretter désespérément que la collection n'ait pas encore publié le commentaire d'autres écrits néotestamentaires importants.

FRANÇOIS VOUGA.

PHILON D'ALEXANDRIE : *Œuvres* (suite). Tomes 5, 3 et 10. Paris, Le Cerf, 1965, 127 p., 1963, 83 p., 1963, 107 p.

C'est Mme Irène Feuer qui s'est chargée d'éditer le *Quod deterius potiori insidiari soleat*, où Philon commente l'histoire de Caïn et d'Abel (Genèse 4 : 8-15). Comme l'indique l'éditeur dans sa brève mais substantielle préface, l'intérêt majeur de ce traité est d'ordre anthropologique : « notre moi n'est guère que cette plaine peu caractérisée où Caïn tue Abel, où Jacob, la raison, garde le

troupeau des sens, où Joseph rencontre sa conscience et Isaac son Dieu » (p. 13). Inconsistant en lui-même, l'homme n'existe, même au travers de la mort, comme Abel, qu'en préférant l'amour de (pour) Dieu à l'amour de soi figuré par Caïn. Cette symbolique de la plaine domine tout le traité et permet de ne pas achopper aux démonstrations allégoriques d'école et aux digressions lassantes. On croit entendre le prédicateur Philon recommander à la jeunesse juive d'Alexandrie de ne pas se laisser entraîner dans la « plaine » des sophismes grecs car « c'est dans la plaine, c'est-à-dire dans un conflit de paroles, que l'on trouve celui qui est le promoteur d'une doctrine souple et plus adaptée à la vie sociale qu'à la vérité : Joseph l'errant » (par. 28, p. 39). Le professeur Jean Gorez a édité le *De cherubim*, commentaire de Genèse 3 : 24. C'est merveille de voir le grammairien Philon jouer avec les ressources de la philologie de son temps pour établir que Dieu n'est pas cause seconde, ni instrumentale, mais première. Tout tient à la valeur de deux prépositions : « Il (Moïse) montre par là que ce n'est pas avec l'aide de Dieu (οὐ διὰ τοῦ Θεοῦ), mais de lui comme cause (ἀλλα παρ' αὐτοῦ) que vient le salut » (par. 130, p. 83). Sur l'usage responsable de la raison (p. 37 ss.), sur les raisonnements qui n'empêchent pas le délire, sur l'inhabitation de Dieu dans l'âme (p. 67) ou le rôle de l'esprit (p. 75 ss.), Philon est grec en ce qu'il exalte les possibilités de l'âme humaine, mais foncièrement juif en rappelant inlassablement que ces possibilités ne trouvent leur réalisation que dans la connaissance du Dieu de Moïse. Dans le *De plantatione*, présenté par Jean Pouilloux, Philon commente ces mots de Genèse 9 : 20 ss. : « Noé fut cultivateur, planta la vigne, but du vin et s'enivra dans sa maison ». Ce n'est rien moins qu'une lecture du *Timée* de Platon par un amant de la Loi juive ! Quelles sont les « racines » du monde et de l'homme ? Comment comprendre la relation entre la plantation initiale (la création) et la plantation incessante (création continue) ? Comment admirer la plante sans oublier le Planteur, sans sombrer dans l'ivresse oublieuse du Créateur ? Ce traité culmine dans une méditation sur le thème rabâché de la puissance de Dieu, complètement renouvelé par celui de la miséricorde divine : « La foi dans un roi qui ne se laisse pas entraîner à nuire à ses sujets par la grandeur de son pouvoir mais qui, dans son amour pour l'homme, choisit de remédier à ce qui est imparfait en chacun de nous, voilà le plus grand rempart pour assurer la tranquillité du cœur et la sécurité » (par. 92, p. 66 s.). Tel sera, chez S. Kierkegaard, l'amour de Dieu pour l'homme comme « obstacle » à sa toute-puissance.

PIERRE BONNARD.

PHILON D'ALEXANDRIE : *Oeuvres* (suite). Tome 14. Paris, Le Cerf, 1965, 245 p.

Le *De Migratione Abrahami* est présenté avec une Introduction et des notes exceptionnellement développées, ce volume constituant une thèse de troisième cycle de la Faculté des Lettres de Lyon, préparée par Jacques Cazeaux, s.j. La « thèse » défendue est d'abord celle qui anime toute l'édition de Lyon : si Philon use librement du langage à dominante stoïcienne de son milieu, sa pensée et sa méthode sont d'inspiration foncièrement biblique ; d'autre part, Philon se sert de techniques littéraires et pédagogiques rigoureuses que l'éditeur met grand soin et grand enthousiasme à nous faire apprécier : ce « tourbillonnement paradoxal et savant » (p.78), avouons-le, laisse parfois perplexe. Le traité

lui-même est sans doute une des clefs de la pensée philonienne. Grâce à une impulsion divine (nous ne traduirions pas *aphormé* par « point de départ », p. 95), l'homme est appelé à émigrer des trois domaines du corps, de la sensation et de la parole exprimée. Mais, et c'est là ce qui nous paraît original, cette émigration ne détache jamais le sage philonien de la Parole exprimée dans l'Histoire. Il « conserve le souvenir de ses commandements, les mettant tous en pratique, partout et toujours, dans ses gestes comme dans ses paroles » (par. 128, p. 175). Le Texte dit autre chose que ce qu'il dit corporellement, il faut donc l'interpréter ; mais il est seul à le dire, il faut donc inlassablement le suivre. Dans cette tension herméneutique, Philon est bien un « moderne » (p. 15). En définitive, c'est dans le monde sensible (le « trou » de Haran !) que l'itinéraire du juste est constamment ramené : « Changez de pays, quittez le ciel de votre excessive curiosité, habitez en vous-mêmes... par l'entrée nouvelle dans la demeure de Haran, c'est-à-dire le domaine de la sensation, qui est bel et bien l'habitation corporelle de la pensée » (par. 187, p. 215).

PIERRE BONNARD.

JEAN LAPORTE : *La doctrine eucharistique chez Philon d'Alexandrie.* Paris, Beauchesne, 1972, 276 p. (Théologie historique, 16.)

Cet ouvrage met en évidence l'importance de l'action de grâces dans la piété philonienne : jusqu'ici aucune recherche n'avait été entreprise sur l'eucharistie chez Philon pour elle-même. — Le livre débute par une étude terminologique : celle des mots de la famille d'*eucharistein* dans la littérature grecque païenne, mais aussi judéo-hellénistique et chrétienne. Les termes et les rites exprimant l'action de grâces dans la Bible sont aussi examinés, de même que leur survivance chez Philon. — J. Laporte rapproche justement la doctrine eucharistique de l'Alexandrin des concepts éminemment juifs de mémoire et d'oubli de Dieu, essentiels dans la spiritualité philonienne. — L'action de grâces accompagne ordinairement les offrandes et les sacrifices. Spiritualisant la notion du culte, Philon passe des sacrifices à la prière et à l'offrande de soi à Dieu. La vocation de la louange de Dieu étant universelle, l'eucharistie a un caractère cosmique. Néanmoins, pour Philon, elle est surtout liée à la vie intérieure de l'âme. Par l'action de grâces, nous nous mettons à l'abri de l'orgueil spirituel et rendons à Dieu ce qui lui appartient. — J. Laporte établit des comparaisons intéressantes entre Philon et le judaïsme de son époque, les écrits de Qumrân, la tradition philosophique grecque et le Corpus hermétique. Mais il ne se garde pas toujours de la schématisation : ainsi, à propos de la position pharisienne dans la « controverse sur le mérite » (p. 238 s.). — La discussion sur les divers points cités se fonde sur une large documentation.

ESTHER STAROBINSKI-SAFRAN.

JOHANN MAIER et KURT SCHUBERT : *Die Qumran-Essener. Texte der, Schriftrollen und Lebensbild der Gemeinde* München/Basel, E. Reinhardt, 1973, 315 p. (Uni-Taschenbücher, n° 224.)

L'édition et l'analyse des textes réputés esséniens découverts dès 1947 au bord de la mer Morte sont maintenant assez avancées pour permettre une vue d'ensemble aussi peu passionnelle que possible. C'est ce que démontre cette

étude des professeurs Maier (Cologne) et Schubert (Vienne) dont on connaissait depuis plusieurs années la compétence dans ce domaine. En deuxième partie, tous les textes accessibles ont été traduits par M. Maier ; il sera intéressant de comparer ces traductions avec celles de Lohse (1964) ; chaque texte est précédé d'une brève introduction historico-littéraire. Les 140 pages de la première partie, très compactes et minutieuses, constituent plus et mieux qu'un « Lebensbild » de la sainte congrégation. Celle-ci est replacée dans une vue d'ensemble du judaïsme, de l'époque maccabéenne jusqu'à la seconde guerre juive. De plus, tous les problèmes de sa relation avec Jésus et le christianisme naissant sont non seulement signalés mais franchement élucidés, textes à l'appui. Signalons quelques points chauds des positions de M. Schubert : en fait, le mouvement des pharisiens, que nous connaissons par les Evangiles, doit être considéré comme une dissidence du groupe de Qumrân, dont ils rejetaient le fanatisme apocalyptique et guerrier (p. 38 ss.) ; le groupe essénien, qui ne fut pas limité à la congrégation qumrânienne, connut de notables variations de doctrine et d'organisation, d'où l'incohérence partielle des notices de Josèphe, Pline et Philon à son sujet (p. 45 ss.) ; à des degrés divers, toute la littérature pseudépigraphique juive fut en contact avec Qumrân et doit être réétudiée dans cette perspective ; l'eschatologie essénienne était dominée par l'attente de deux Messies (Messie sacerdotal et Messie davidique) et du Prophète des derniers jours, que l'on peut identifier au célèbre Maître de justice (mais tous les Hymnes ne peuvent lui être attribués) ; du point de vue comparatiste, Jean-Baptiste et Jésus doivent être rattachés, non peut-être à la secte qumrânienne elle-même, mais au mouvement eschatologique dont elle constituait le groupe le plus fanatique ; d'innombrables textes des évangiles et des épîtres s'éclairent de ce point de vue, bien que de très importantes différences sautent aux yeux (p. 125 ss.) ; l'influence de l'essénisme sur le christianisme s'est surtout fait sentir après la première guerre juive et la destruction par les Romains des installations de Qumrân ; l'évangile de Matthieu et, surtout, le johannisme sont en discussion constante avec l'essénisme ; l'auteur va jusqu'à dire que la christologie johannique fut une « christologie pour Esséniens » (p. 131) ; quant à la communauté chrétienne, ce n'est que plus tard, dans la période postcanonique, qu'elle s'assimila les principes esséniens de l'épiscopat ou « surveillant », du sacerdoce comme centre de l'Eglise (p. 128) et du monachisme. Tout cela, comme on le voit, fait réfléchir.

PIERRE BONNARD.

M. G. MALDA : *Evangile de Pierre*. Introduction, texte critique, traduction, commentaire et index. Paris, Le Cerf, 1973, 238 p. (Sources chrétiennes, n° 201.)

Découvert dans une nécropole chrétienne de Haute-Egypte en 1887, publié en fac-similés par Ad. Lods et O. von Gebhardt, indépendamment, en 1893, ce récit mutilé de la passion et de la résurrection de Jésus a suscité d'acerbes polémiques et d'innombrables études que le nouvel éditeur, professeur à l'Université de Rome, rappelle avec précision. Les uns utilisaient cet apocryphe pour dévaloriser les évangiles canoniques (Harnack dès 1893), les autres au contraire insistaient sur son caractère légendaire opposé à la « vérité » des écrits bibliques (Vaganay, 1930). L'Introduction de cette nouvelle édition montre que la question se pose aujourd'hui en termes nouveaux : « L'objectivité... ne consiste

pas à transcrire passivement, mais à assumer ses responsabilités...l'originalité des évangiles canoniques est dans le fait que leurs opinions théologiques ne se superposent pas aux événements mais qu'ils les interprètent » (p. 26). C'est donc la théologie de l'apocryphe de Pierre qu'il importe de comprendre et de situer au début du deuxième siècle, compte tenu de tous les auteurs de ce temps. C'est ce que fait magistralement l'éditeur. Très proche des synoptiques pour les faits, l'évangile de Pierre est foncièrement johannique pour la pensée (p. 100, 212, 214, etc.) ; en contact constant avec l'Ancien Testament, peut-être par des Testimonia, il présente la crucifixion comme une « élévation », dans la ligne du quatrième évangile, mais sans docétisme (point controversé) ; c'est bien le crucifié qui ressuscite, ou plutôt la croix elle-même. Caractéristique est la légende théologique de la croix, immense, sortant du tombeau et répondant simplement « oui » à l'ange qui lui demande si elle (il) a bien visité le royaume des morts. L'éditeur place ce texte capital en Asie-Mineure, sous l'influence du johannisme « entre la rédaction du quatrième évangile et celle des Homélies pascales du deuxième siècle » (p. 218). On est heureux de voir les récentes écoles de critique évangélique féconder maintenant l'analyse des apocryphes en les considérant, à leur tour, comme des légendes théologiques cohérentes.

PIERRE BONNARD.

HISTOIRE] DE LA THÉOLOGIE ET DE LA PENSÉE CHRÉTIENNES

LOUIS ROUGIER : *La genèse des dogmes chrétiens*. Paris, Albin Michel, 1972, 306 p.

L'auteur a un indéniable talent pour formuler et aborder de façon concise et suggestive les problèmes de critique néotestamentaire. En revanche, il les résoud avec moins de bonheur, pressé qu'il est de tout expliquer et de faire triompher les idées de Renan. Or, si l'œuvre de Renan est assurément digne d'intérêt et d'admiration, on peut s'interroger sur la nécessité de répéter aujourd'hui d'anciens refrains, en laissant croire par ailleurs qu'ils sont confirmés par les résultats de l'exégèse néotestamentaire contemporaine. Quel exégète sérieux oserait donc affirmer péremptoirement que la dogmatique chrétienne n'est aucunement née de la prédication de Jésus, mais seulement de l'Eglise interprétant la vie et la mort de Jésus au moyen des Ecritures ? Que cette interprétation s'est faite selon la mentalité rabbinique « qui consiste à justifier un événement ou à le créer de toutes pièces en partant d'une citation de l'Ecriture » (p. 108-109) ? Que les croyances les plus archaïques du Nouveau Testament se reconnaissent au fait qu'elles ne peuvent « s'intégrer à aucun système théologique concevable » et qu'elles ont « toujours mis les exégètes orthodoxes sur les dents » (p. 20) ? Qu'il est possible enfin d'atteindre la « parole même de Jésus » en étudiant les « paraboles évangéliques rapprochées des agrapha, des logia, des papyrus d'Oxyrhynchos, de l'Evangile de Thomas », car cette étude fait apparaître une « personnalité qu'aucune fiction n'aurait pu imaginer » (p. 12) ? Reposant sur des présupposés aussi arbitraires et excessifs, les conclusions de l'auteur sont difficiles à accepter. Toutefois ce livre, grâce à la culture et à l'intelligence de Louis Rougier, oblige le lecteur à s'intéresser et à creuser les problèmes abordés. A ce titre, il constituera un instrument pédagogique de choix pour des personnes ou surtout des groupes désireux de s'initier à l'étude du Nouveau Testament et à la genèse de la théologie chrétienne.

ERIC JUNOD.

HAROLD BERTRAM BUMPUS : *The Christological Awareness of Clement of Rome and its Sources*. Cambridge (USA), University Press, 1972, 196 p.

Si cette étude met en lumière quelques éléments importants de la christologie de Clément de Rome, elle n'apporte dans son ensemble rien de bien nouveau. La faute en incombe à la méthode trop rigide et dogmatique choisie par le R. P. Bumpus. Celui-ci, en effet, dans une première partie, dresse une sorte de catalogue des différents titres du Christ dans l'*Epître aux Corinthiens*, en étudiant leurs emplois, leurs significations et leurs origines ; il se livre dans la seconde partie à un travail analogue sur les rôles respectifs que l'évêque de Rome assigne à Dieu le père et au Christ dans l'économie de salut. Le résultat de cette étude est une succession de monographies bien faites, mais qui ne saisissent que de manière très fragmentaire la christologie complexe de Clément. Certes, l'auteur note-t-il à juste titre que la sotériologie de Clément est bien plus axée sur Dieu que sur le Christ, lequel est surtout le serviteur (παῖς) qui accomplit avec une obéissance parfaite la volonté du Dieu souverain, ainsi que le chef et le maître des êtres sauvés. Mais peut-on se contenter d'en conclure que la christologie de Clément est tributaire des catégories intertestamentaires qu'elle utilise ? Il semble en effet que si Clément exalte ainsi la souveraineté divine et l'obéissance du serviteur, ce ne soit pas seulement sous l'influence du judaïsme (alexandrin surtout), mais aussi de façon consciente pour asseoir l'autorité des évêques sur leur communauté. Un dernier mot pour regretter le très grand nombre de fautes d'impression, particulièrement dans les citations grecques et les références : nous en avons, par exemple, repéré 21 entre les pages 114 et 122. Elles rendent la tâche du lecteur singulièrement difficile.

ERIC JUNOD.

Die Schriften des Johannes von Damaskos. Herausgegeben vom Byzantinischen Institut der Abtei Scheyern, II, Ἔκδοσις ἀκριβὴς τῆς ὀρθοδόξου πίστεως, *Expositio fidei*, besorgt von Bonifatius Kotter. Berlin, Walter de Gruyter, 1973, 292 p. (Patristische Studien, Band 12.)

En 1969, la même maison d'édition a publié, sous le même titre général, la *Dialectique* de Jean Damascène. Voici maintenant, après cette œuvre philosophique, l'ouvrage théologique du Damascène, qui fut si répandu en Orient et que notre Moyen Age a connu en traduction latine sous le titre *De fide orthodoxa*. Nous avons ici le texte grec, établi en édition critique, précédé d'une riche introduction philologique et suivi de plusieurs index : index biblique, index des Pères et des auteurs anciens, index analytique. Le soin avec lequel cette belle édition a été établie apparaît au fait qu'elle comprend jusqu'à quatre apparats, relatifs aux testimonia, aux sources et aux passages parallèles, aux manuscrits correspondant à une page donnée, aux variantes. L'*Expositio fidei*, on le sait, a le caractère d'une compilation, mais cette œuvre tardive de la patristique grecque n'en est que plus intéressante en un sens, et ne laisse pas d'être la production d'un grand esprit.

FERNAND BRUNNER.

Analecta Anselmiana. Untersuchungen über Person und Werk Anselms von Canterbury. In Verbindung mit K. Flasch, B. Geyer, R. Klibanski, H. K. Kohlenberger, C. Ottaviano, R. Roques und R. W. Southern, herausgegeben von F. S. Schmitt, Band I. Frankfurt/Main, Minerva, 1969, 332 p.

« Sur Anselme, tout n'a pas encore été dit », note le grand spécialiste F. S. Schmitt dans son avant-propos. De fait, la personne et l'œuvre d'Anselme jouissent aujourd'hui d'un renouveau d'intérêt. Bien entendu, cette nouvelle série ne prétend pas offrir une interprétation unifiée de la pensée du célèbre docteur. Chaque auteur reste responsable de ses vues. « Ce n'est que peu à peu que pourra se former une image unique de la personne et de l'œuvre d'Anselme » (p. 1). Ce premier volume présente un contenu surtout philosophique ; il concerne la logique, la morale et la métaphysique. Seul le dernier article relève de l'histoire (« Les évêques collègues de l'archevêque Anselme de Cantorbéry. Première partie : 1093-1097 »). Comme il se doit, l'argument ontologique retient l'attention : Desmond P. Henry y consacre un article et, à propos des travaux de Ch. Hartshorne, David A. Pailin. Mais Mme S. Vanni Rovighi note que c'est plutôt la doctrine anselmienne sur la morale et la liberté qui a influé sur les contemporains *(L'etico di S. Anselmo)*, tandis que Lothar Steiger revient aux problèmes de logique en étudiant le *De grammatico* et en prenant position contre les interprétations antérieures, en particulier celle de Carl Prantl. Deux études comparatives, celle de F. S. Schmitt *(Anselm und der [Neu-]Platonismus)* et celle de P. Mazzarella, consacrée à l'exemplarisme chez Anselme et chez saint Bonaventure, intéressent l'historien de la philosophie, tandis que d'autres contributions substantielles concernent, l'une, la métaphore de la lumière et de la vision chez Anselme (H. K. Kohlenberger), l'autre, d'après les travaux de J. A. Möhler, la philosophie et la théologie, la raison et la tradition, selon le célèbre Valdotain (K. Flasch). L'ouvrage s'ouvre sur une étude de J. R. Pouchet qui se demande s'il existe un « système » anselmien, et s'achève sur la liste des publications relatives à Anselme depuis 1960, et sur une cinquantaine de pages de recensions portant sur des articles de revues aussi bien que sur des livres.

FERNAND BRUNNER.

MIGUEL MOLINOS : *Le guide spirituel.* Introduction par Jean Grenier. Paris, Fayard, 1970, 179 p. (Documents spirituels, 2.)

Aux époques troublées, les textes obscurs trouvent un regain d'actualité. C'est ce qui a probablement incité les éditions Fayard à ouvrir une collection dirigée par Jacques Masui et destinée à faire connaître des textes à la fois mystiques et anti-intellectualistes. (Les deux ne vont pas nécessairement de pair.) Le volume 2 de la collection présente, avec une intéressante introduction de Jean Grenier, la traduction française du *Guide spirituel* de Miguel Molinos, ce prêtre espagnol dont l'enseignement a été à l'origine de la querelle du quiétisme. L'ouvrage reproduit le texte paru anonymement à Amsterdam en 1688 et dû à un protestant français réfugié à Londres, Jean Cornand de la Crose (ou Lacroze). — Le *Guide spirituel* est une défense. Molinos y cite abondamment Denys, saint Thomas, Tauler, Suso, saint Bernard, et certains de ses contemporains. Les citations sont exactes (l'éditeur ne nous donne malheureusement pas les références), encore qu'elles soient interprétées dans un sens favorable.

C'est de bonne guerre. — Il y a plus grave. La recherche de Dieu qui est proposée ici et dont sont bannis la réflexion et le raisonnement, n'aidera pas l'homme moderne, dont la raison et la foi sont dissociées, à retrouver son équilibre et son unité dans une véritable contemplation de Dieu.

HENRY CHAVANNES.

ALOIS B. ZIEGLER : *Thomas Wilson, Bischof von Sodor und Man, 1663–1755, ein Beitrag zur Geschichte der englischen Literatur des 18. Jahrhunderts.* Fribourg, Universitätsverlag, 1972, 212 p. (Seges, 15).

Né en 1663, étudiant, médiocre semble-t-il, à Trinity College, Dublin, où il fut le condisciple de Swift, Thomas Wilson, après avoir exercé le ministère pastoral pendant huit ans, occupa pendant près de soixante ans (soit de 1687 à sa mort, en 1755, à l'âge de 92 ans !) le trône épiscopal de l'île de Man. Remarquable déjà par son désintéressement lorsqu'il n'était que simple pasteur et donnait le dixième puis le cinquième de son revenu aux pauvres de sa paroisse, il montra dans son ministère épiscopal (qu'il n'avait accepté qu'à son corps défendant et encore parce que l'île de Man, peuplée de 14 000 habitants seulement, pour la plupart petits fermiers et pêcheurs, était le plus pauvre diocèse d'Angleterre) un dévouement, un désintéressement, une charité tout à fait exceptionnels dans son Eglise à cette époque. Tout aussi remarquable fut la fermeté avec laquelle, au cours de son long épiscopat, il défendit tant les droits et privilèges de son Eglise que les antiques franchises des habitants de l'île de Man contre les prétentions et les abus de pouvoir du gouverneur de l'île et du gouvernement anglais. Préoccupé aussi bien de la santé que du salut de ses ouailles, il les soigna lui-même, en l'absence de tout médecin, au cours de l'épidémie de peste de 1700, leur distribuant même des remèdes de sa propre fabrication. Prédicateur renommé, appelé à plusieurs reprises à prêcher dans des villes importantes telles que Londres, Oxford, Liverpool ou Manchester, il n'accepta aucune des invitations qui lui furent adressées d'échanger son pauvre diocèse contre des évêchés plus importants ou contre de lucratives prébendes. Prédicateur et théologien, Wilson fut aussi l'auteur apprécié de sermons, prières, maximes pieuses et autres ouvrages d'édification et de théologie pastorale dont la stricte orthodoxie, l'irénisme, la piété humble et sincère, faisaient un total contraste avec la foi en l'homme et en la raison et avec l'esprit de controverse des déistes et des rationalistes, ses contemporains. Rédigés dans une langue simple, pauvre et directe, sans prétention d'originalité, d'érudition ni de rhétorique, les écrits de Thomas Wilson furent plusieurs fois réédités tant de son vivant qu'après sa mort. Ils connurent, au XIXe siècle, un regain de faveur sous la double influence de Newman (qui réédita entre 1838 et 1840 et préfaça un recueil posthume d'ouvrages d'édification de Wilson) et de Keble (qui publia à Oxford, en sept volumes, de 1847 à 1863, les *Œuvres* de Wilson, le septième volume de cette publication étant en fait la biographie de Wilson par Keble, biographie, fondée sur des recherches approfondies et sur l'étude critique des documents originaux, dont le présent auteur montre très bien, p. 23, la grande valeur et les quelques faiblesses). — Accompagé d'une bibliographie exhaustive, l'ouvrage de M. Ziegler a le grand mérite de donner, sous une forme concise et claire, une vue d'ensemble de la personnalité, de la vie et de l'œuvre d'un

homme qui, sans être un penseur original ni un grand écrivain, mérite d'occuper une place honorable dans la littérature dévote de langue anglaise et, qui plus est, est certainement une des plus belles figures qu'ait jamais produites l'Eglise d'Angleterre. La discussion de la pensée, de la langue et du style de Wilson à laquelle M. Ziegler consacre les pages 105 et suivantes de son ouvrage est pertinente et convaincante et ses conclusions nous paraissent, dans l'ensemble, raisonnables. — Un chapitre, d'une vingtaine de pages, termine l'ouvrage. L'auteur y analyse, très finement, les raisons, qui ne sont pas littéraires mais morales, pour lesquelles Matthew Arnold, dans son célèbre essai de 1869, *Culture and Anarchy*, s'étonnant de l'oubli où Wilson était alors tombé, louait la piété sincère de ses *Maximes* et, en tirant un peu à lui, comme le montre très bien M. Ziegler, la pensée et la position théologique de Wilson, voulait voir en lui le modèle d'une piété « hellénique » (c'est-à-dire modérée et *raisonnable*) qu'il opposait à la piété « hébraïque » (étroite et dogmatique) qu'il déplorait chez beaucoup de ses propres contemporains.

† René Rapin.

Conciliorum œcumenicorum decreta. Bologna, Istituto per le scienze religiose, 1973, Editio tertia, 1136 p. (+ 170 p. d'index).

Cet ouvrage contient les textes officiels des 21 conciles reconnus comme « œcuméniques » par l'Eglise catholique romaine. Les décrets nous sont transmis dans la langue latine mais lorsqu'une autre langue officielle a été utilisée (le grec et à Florence, le copte et l'arménien), nous sont offertes deux versions que les érudits compareront avec soin. Une brève introduction historique situe le contexte dans lequel s'est célébré le concile. On pourrait se demander peut-être si cet ouvrage ne fait pas double emploi avec l'*Enchiridion* fort connu de Denzinger-Schönmetzer qui nous transmet lui aussi de larges extraits des conciles œcuméniques. De fait, Denzinger néglige complètement les décrets appelés « disciplinaires » pour ne retenir que les textes « dogmatiques ». Or pour comprendre la mentalité profonde des Pères, il est regrettable de se limiter aux constitutions « doctrinales ». Et dans les documents concernant des problèmes pratiques, est présente toute une théologie qui complète souvent les décrets dogmatiques. Un seul exemple : à la session 23 du Concile de Trente, les Pères soulignent fortement la fonction *sacramentelle* des prêtres et des évêques ; ils semblent négliger la mission de prêcher la Parole de Dieu. Mais en fait, à la session 24, dans un canon disciplinaire, nous lisons que, pour les évêques, la *prédication* est la fonction principale (*munus praecipuum*). Voilà un texte qui aurait réjoui Luther.

Georges Bavaud.

Daniel Boureau : *La mission des parents.* Perspectives conciliaires de Trente à Vatican II. Paris, Le Cerf, 1970, 425 p.

Depuis qu'en 451, les parents ont été évoqués pour la première fois dans le Concile de Chalcédoine, l'Eglise a bien hésité quant au rôle que les parents devraient jouer dans la perpétuation de la foi. Le grand mérite de la minutieuse enquête de D. Boureau est de montrer comment, pour des raisons doctrinales (dans le cas des conciles œcuméniques) et parfois pour des raisons contextuelles

(surtout dans le cas des conciles nationaux ou provinciaux), la tradition conciliaire catholique romaine s'est engagée du XVIe au XIXe siècle dans une tendance « bien-pensante » qui n'attribue aux parents qu'une fonction de « pourvoyeurs » des futurs sujets de l'Eglise. Dans cette vision, les parents, bien qu'ils soient chargés de mettre au monde des enfants, sont très vite déchargés de leur fonction catéchétique au profit d'institutions ecclésiastiques qui s'appuyant sur eux ne leur donnent cependant pas l'occasion de participer réellement à la formation chrétienne de leurs rejetons (page 305). Pour l'auteur, l'église catholique romaine contemporaine, en particulier à partir de Vatican II, se dégagerait de cette tendance pour élaborer une ecclésiologie qui reconnaît la valeur d'une « église domestique » où les parents sont les premiers représentants de Dieu et de la hiérarchie auprès de leurs enfants. Cette redécouverte de la mission missionnaire et évangélisatrice des parents correspondrait d'ailleurs avec celle de la valeur de l'amour humain (cette grande absente de la tradition conciliaire) et d'une façon plus générale de la nécessité d'une participation directe et intense des laïques à la mission de l'Eglise. Notons que dans cette perspective, l'auteur adopte une attitude très irénique à l'égard des foyers mixtes, attitude qui est assez rare pour que nous la soulignions.

PIERRE FURTER.

FRANZ WOLFINGER : *Der Glaube nach Johann Evangelist von Kuhn.* Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1972, 379 p. (Studien zur Theologie und Geistesgeschichte des Neunzehnten Jahrhunderts, Band II).

A celui qui voudrait étudier la préhistoire de la Constitution « Dei Verbum » de Vatican II, je recommanderais volontiers cet ouvrage. En effet, le document conciliaire présente la foi comme une réponse de toutes les facultés humaines à Dieu qui nous offre sa communion, et non comme une simple adhésion de l'intelligence à des formulations abstraites. Or von Kuhn défend déjà cette conception existentielle de la foi. De même, à Vatican II, la Tradition n'est pas considérée comme une partie du dépôt révélé qui compléterait l'Ecriture sainte mais comme l'intelligence de cette Ecriture transmise par l'Eglise depuis ses origines. De nouveau, von Kuhn, et toute l'Ecole catholique de Tübingen avec lui, apparaissent comme des précurseurs. En effet, pour notre théologien, l'Ecriture contient toutes les vérités qu'il est nécessaire de croire ; mais on ne peut la lire et la bien comprendre que dans la Tradition ecclésiale ; cette Tradition consiste donc dans la connaissance authentique de l'Ecriture. — L'auteur nous montre avec beaucoup d'érudition l'évolution de von Kuhn, les rapports de sa pensée avec les courants philosophiques et théologiques de son époque. Un ouvrage qui nous révèle tout un aspect du catholicisme allemand du XIXe siècle.

GEORGES BAVAUD.

PAUL SCHWEIZER : *Freisinnig, Positiv, Religiössozial. Zur Geschichte der Richtungen im Schweizerischen Protestantismus.* Zurich, Theologischer Verlag, 1972, 295 p.

Parmi les diverses variétés de protestantisme auxquelles l'histoire a donné lieu, la Réforme helvétique représente un cas particulier dont l'originalité ne saurait être méconnue. C'est vrai de la première période, fortement marquée par

l'influence d'hommes comme Zwingle ou Bullinger. Ce l'est également, et de manière tout aussi caractéristique, de l'époque plus récente qui s'étend de 1835 (parution de la *Vie de Jésus* de D.-F. Strauss) à nos jours. Durant tout ce dernier siècle, un grand antagonisme n'a cessé de caractériser la vie des Eglises de Suisse alémanique, mais aussi le travail des facultés de théologie : celui des orthodoxes (« Positiven ») et des libéraux (« Freisinnige »). Paul Schweizer s'est appliqué à écrire l'histoire de cet antagonisme en concentrant son attention sur la manière dont il s'est manifesté à Zurich. Il résume de manière assez détaillée l'œuvre des deux principaux théologiens libéraux du siècle dernier en Suisse alémanique : A.-E. Biedermann et Alexander Schweizer, tous deux professeurs sur les bords de la Limmat. Il présente plus brièvement l'orthodoxe August Ebrard, son propos étant essentiellement de situer Biedermann par rapport à lui. L'intérêt de la recherche entreprise par l'auteur (nous ignorons s'il a quelque parenté avec l'un des professeurs dont il écrit l'histoire) consiste surtout en ceci : il situe la réflexion proprement théologique de Biedermann et de Schweizer en fonction de la situation ecclésiastique dans laquelle ils se trouvaient. Il n'en est que plus à l'aise pour mettre en évidence un trait majeur du libéralisme alémanique : contrairement à ce qui se produisit en Allemagne, les libéraux de Suisse allemande sont devenus un parti d'Eglise. Mieux : ils ont rencontré dans le milieu zurichois un écho qui leur a permis de devenir une tendance théologique à la fois prépondérante et populaire, cela indépendamment d'un hégélianisme initial qui, lui, n'a pas été déterminant. On a souvent proclamé que l'antagonisme en question était dépassé. Schweizer décrit d'ailleurs fort bien comment s'est constituée une troisième force : le mouvement du socialisme religieux (Ragaz, Kutter). Mais la théologie dialectique elle-même n'a pas eu raison de la distinction héritée du siècle dernier : orthodoxie et libéralisme demeurent deux attitudes caractéristiques et complémentaires de la vie ecclésiastique outre-Sarine. Ce livre bien documenté éclaire avec intelligence les divers aspects d'une situation qui se prolonge jusque dans le présent. On n'en regrette que davantage la faiblesse de la dernière conclusion : l'auteur se garde de trancher dans ce vieux débat et se contente de noter qu'il serait souhaitable de pouvoir compter encore sur une orthodoxie et sur un libéralisme également vivaces. Renvoyer ainsi les deux partis dos à dos, comme si la lecture de Biedermann ou de Schweizer n'avait pas d'autres enseignements à nous apporter, ce n'est guère sérieux. Ou bien alors, il faudrait fonder théologiquement cette considération qui, présentée ainsi, s'enlise dans l'opportunisme ecclésiastique.

BERNARD REYMOND.

JOHANN THEINER : *Die Entwicklung der Moraltheologie zur eigenständigen Disziplin.* Regensburg, Pustet, 1970, 456 p.

On ne tient pas d'habitude assez compte du fait que les idées morales et leur organisation dans les livres qui traitent de cette matière, ont une histoire qui les conditionne et les explique pour une part. L'auteur expose quelles sont les origines de la théologie morale catholique post-tridentine et comment elle devint une science autonome au sein de la théologie. — C'est dans la Compagnie de Jésus, aux alentours de 1600, que naissent les premiers manuels de théologie morale modernes, répondant à un besoin de réorganisation de l'enseignement théologique selon les exigences du temps, en particulier au souci de la pastorale

de la Pénitence et à la vogue pour l'examen des cas de conscience. C'est à cette époque que la théologie morale se sépare nettement de la dogmatique, de l'ascétique consacrée à la recherche de la perfection, et se concentre sur l'étude des lois morales, notamment avec l'aide du droit canon, et de leur application dans les cas concrets. La conception de la morale élaborée au XVIIe siècle, avec une structure très différente de la grande théologie du Moyen Age, sera dominante jusqu'à nos jours dans l'Eglise catholique, bien qu'elle ne rende compte que partiellement de sa pensée et de sa vie morale, souvent mieux exprimée par les auteurs spirituels de classe, prédicateurs, écrivains, mystiques. — L'étude de J. Theiner est bien faite, bien documentée, sérieuse, même si elle ne va pas toujours au fond des problèmes. Ce livre mérite d'être lu par tous les moralistes ou même par les chrétiens qui ont le souci d'un renouveau intelligent de l'éthique chrétienne.

TH. PINCKAERS.

Wort und Dienst 1971. Jahrbuch der kirchlichen Hochschule Bethel, herausgegeben von H. H. Schmid. Bethel, Verlagshandlung der Anstalt, 1972, 196 p. (Neue Folge 11, Band 1971.)

Ce volume contient d'une part une série d'articles théologiques et d'autre part des informations sur l'état et les activités de la faculté de théologie de Bethel de l'automne 1969 à l'été 1971 (p. 179-196). En ce qui concerne les articles (p. 9-175), en voici les différents thèmes : la pensée de Kierkegaard sur mourir et sur la mort (W. Anz, p. 9-20) ; les traits essentiels de la compréhension de la paix dans le nouveau Testament (E. Brandenburger, p. 21-72) ; la parabole du semeur et la prédication de Jésus (U. Luck, p. 73-92) ; humanité (Humanität) et cybernétique (W. Rorarius, p. 93-108) ; hérésie et inquisition au Moyen-Age (G. Ruhbach, p. 109-118) ; « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné » ? le psaume 22 comme exemple du discours vétérotestamentaire sur la maladie et la mort (H. H. Schmid, p. 119-140) ; la conscience dans une vue psychologique et pastorale (D. Stollberg, p. 141-158) ; sabbat, semaine de la création et fête d'automne (F. Stolz, p. 159-175).

ERIC DUBUIS.

JAAP VAN SLAGEREN : *Les origines de l'Eglise évangélique du Cameroun*. Yaoundé, CLE, 1972, 298 p.

L'auteur, M. Jaap Van Slageren, lui-même pasteur missionnaire au sein de l'Eglise Evangélique du Cameroun, décrit dans ce livre la naissance et le développement de cette Eglise jusqu'à l'autonomie proclamée en 1957. Il s'attache à retracer cette histoire d'un point de vue résolument africain. Cette perspective nouvelle l'amène à corriger sur bien des points l'image idéalisée que nous nous faisons de l'œuvre missionnaire vue d'Europe. C'est ainsi qu'il nous révèle, à côté de l'œuvre admirable entreprise par les pionniers, tantôt leur autoritarisme, tantôt les mesquines rivalités entre missionnaires qui témoignent davantage d'un parti-pris nationaliste ou clérical que de l'Evangile de Jésus-Christ. Il met en évidence combien le travail missionnaire s'est appuyé sur le colonialisme pour pénétrer ou se maintenir dans certaines régions, combien il s'est compromis aux yeux de certains... — Certes, l'ouvrage de

M. Van Slageren est critiquable. Peut-être a-t-il accordé un trop large crédit à une tradition orale qui demeure sujette à caution. Il n'en reste pas moins que ce livre ravive en nous l'intérêt pour la mission dans la mesure même où il nous la donne à voir sous un jour nouveau.

LÉO GAGNEBIN.

JEAN HYPPOLITE : *Figures de la pensée philosophique.* Paris, Presses Universitaires de France, 1971, 2 vol., 1042 p. (Epiméthée.)

PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Ce recueil réunit les articles ou les conférences de Jean Hyppolite, qu'on ne trouve pas dans l'ouvrage intitulé : *Etudes sur Marx et Hegel.* L'éditeur, Dina Dreyfus, les a groupées par sujet en introduisant l'ordre chronologique dans les textes relatifs à un même sujet. Hegel a naturellement la part du lion : vingt articles lui sont consacrés, tandis qu'on trouve encore, dans le tome I, un article relatif à Platon, un à Descartes, trois à Fichte, deux à Marx, quatre à Freud, quatre à Bergson et un à Husserl. Le tome II traite d'Alain, de Jaspers, de Heidegger, de Bachelard, de Merleau-Ponty, de Sartre et de divers sujets concernant les arts, le langage, l'histoire et la philosophie. Ces textes sont le plus souvent de premier ordre et leur lucidité est exemplaire. Ils nous renseignent excellemment sur le milieu philosophique français à partir de 1930 et jettent sur la pensée d'Hyppolite lui-même beaucoup de lumière. On y observe la situation d'une intelligence qui, privée de la garantie d'un ordre transcendant, s'ouvre aux innovations intellectuelles modernes pour en peser la valeur. Hyppolite y révèle le centre de sa pensée, à savoir *les rapports de la conscience de soi et de la vie,* cette expérience vécue, irrécupérable dans son intégralité, cette non-philosophie, que la conscience de soi a le devoir de reprendre pour elle, mais un devoir qui ne doit pas sauter par-dessus l'obstacle, par-dessus l'ombre, pour s'isoler et croire que son univers des significations est l'équivalent des structures vécues avant d'être pensées » (p. 708) ; il y affirme la part de vérité de l'existentialisme ou nous livre cet aveu : « Cette aventure m'arrive presque toujours : on achève par le problème... et tout ce qu'on a dit ne fut qu'un chemin, une voie d'accès... » (p. 442). Il faut lire la belle comparaison de Janet et de Freud (p. 410 et suiv.), étudier les textes relatifs à Merleau-Ponty, à Sartre, et admirer l'élan d'une pensée ouverte et pourtant critique, intéressée par Marx, mais aussi par Claudel, et la curiosité d'un esprit qui ne se contente pas des grands classiques de la philosophie, mais se laisse séduire par les problèmes contemporains — celui de l'information, par exemple — non sans reconnaître ce qu'il y a d'insatisfaisant dans le monde contemporain des machines et du mécanisme social qui en résulte.

FERNAND BRUNNER.

JEAN TROUILLARD, PIERRE HADOT, HEINRICH DÖRRIE, FERNAND BRUNNER, MAURICE DE GANDILLAC, STANISLAS BRETON : *Etudes néo-platoniciennes.* Neuchâtel, A la Baconnière, 1973, 126 p.

Notre ami Fernand Brunner mérite la reconnaissance des philosophes et des historiens pour avoir pris l'initiative de rassembler en un volume ces six études, antérieurement parues dans notre *Revue.* Elles furent prononcées devant les étudiants d'un « troisième cycle » et, si l'on songe à la diversité des

intérêts qui caractérise un tel public, on est surpris du niveau d'érudition et de spécialisation auquel se situent ces exposés : ils se tiennent bien au-dessus d'une présentation ordinaire — fût-ce ex cathedra — ou d'une suite de suggestions destinées à provoquer un entretien. D'ailleurs les entretiens eurent lieu, et l'on regrette un peu que rien n'en communique ici le reflet, sinon la substance. — Ce qui ressort de la lecture, c'est la grandeur et la variété de la tradition néo-platonicienne. *Jean Trouillard* nous révèle en elle une « philosophie de l'âme » qui cherche à conquérir, au-delà des oppositions et même de l'intelligible, un point d'ancrage dans l'ineffable. *Pierre Hadot* signale chez certains commentateurs du *Parménide* une audacieuse innovation qui aboutit à interpréter l'être dans le sens de l'agir. *Heinrich Dörrie* relève l'importance de Proclus qui, réagissant contre une déviation magique imprimée à la pensée, « mit de l'ordre dans l'héritage du passé ». *Fernand Brunner* analyse le premier traité de la cinquième « Ennéade » et résume heureusement le message spirituel de Plotin en disant qu'il invite l'homme à se mettre « en état d'écoute ». *Maurice de Gandillac* étudie l'interprétation que Bergson a donnée de Plotin, les nuances d'approbation et de réserve qu'elle justifie. Enfin *Stanislas Breton* dégage l'actualité du néoplatonisme en distinguant en lui trois phases successives représentées par Plotin l'intuitif, Proclus le logicien, Damascius l'aporétique ».

RENÉ SCHAERER.

MIKEL DUFRENNE : *Le poétique*. Paris, Presses Universitaires de France, 1973, 256 p. (Bibliothèque de philosophie contemporaine.)

Comme il s'agit d'une réédition, et que nous avons à plusieurs reprises parlé de l'esthétique de Mikel Dufrenne dans cette *Revue*, nous nous contentons de la signaler au passage, non sans relever que cette réédition est augmentée d'une « mise à jour », qui permet à l'auteur de faire le point sur les derniers auteurs à la mode : Derrida et Blanchot. Ces pages complètent, mais n'ajoutent rien d'essentiel : l'idée centrale de Dufrenne, qui est finalement celle d'un retour à la philosophie de la nature au travers de l'art, reste aussi valable aujourd'hui que hier.

J.-CLAUDE PIGUET.

BRUNO BARON V. FREYTAG-LÖRINGHOFF : *Werbung für Philosophie*. Meisenheim am Glan, Hain, 1973, 112 p.

Ce petit livre valorise la philosophie éternelle contre ses manifestations par trop modernes, et il élève contre la spécialisation scientifique la revendication d'une sagesse philosophique. Il s'agit en fait d'un cours d'introduction à la philosophie donné à Tübingen, qui procède à la manière socratique : l'auteur, qui est mathématicien d'origine, fait semblant, volontairement, de « découvrir » la philosophie. Son choix est limité : parcourir les Présocratiques, opérer un détour par le problème de la liberté ou du dialogue, et revenir à Kant — point de départ et d'arrivée pour l'auteur. Il est intéressant de voir comment le difficile problème de l'initiation à la philosophie peut être résolu dans d'autres Universités, mais, cet intérêt mis à part, le contenu de l'ouvrage reste un peu trop sobre.

J.-CLAUDE PIGUET.

MAX SCHELER : *Wesen und Formen der Sympathie.* Gesammelte Werke, Band 7. Bern-München, Francke, 1973, 367 p.

Ce texte classique n'est ici qu'un prétexte pour signaler encore une fois l'importance des éditions complètes d'auteurs aussi significatifs que ne l'est Max Scheler, et pour regretter qu'une entreprise semblable ne soit pas menée en langue française. Le texte est accompagné d'un écrit de 1952 sur la philosophie allemande contemporaine. L'ensemble est admirablement présenté et la mise au point philologique extrêmement consciencieuse.

J.-CLAUDE PIGUET.

ANDRÉ JACOB : *Genèse de la pensée linguistique.* Paris, Armand Colin, 1973, 333 p.

Il s'agit avant tout d'un choix de textes, présenté par le linguiste André Jacob. Mais un choix de textes est toujours révélateur, ne serait-ce que par les titres. L'auteur, dans le cas présent, voit la linguistique structurale dépassée par la linguistique opératoire, dont Gustave Guillaume est un représentant que M. Jacob connaît fort bien. Mais en même temps on ne découvre dans cet ouvrage aucune allusion à la linguistique phénoménologique, alors que M. Jacob connaît tout aussi bien Johannes Lohmann, son plus grand représentant contemporain. Mais ici, encore une fois, se pose le problème des traductions : à part la *RTP*, presque personne n'a publié en français un texte important de Lohmann. — Ce livre est ainsi un excellent instrument pour celui qui veut s'initier, textes en mains, aux grands auteurs de la linguistique, de Leibniz à Chomsky.

J.-CLAUDE PIGUET.

WALTER ADOLF JÖHR : *Gespräche über Wissenschaftstheorie.* Tübingen, Mohr, 1973, 109 p.

Ce petit livre renouvelle un genre illustre, car il est composé en forme de dialogue. Son prétexte est l'institution à la *Hochschule* de Saint-Gall d'un séminaire de doctorat consacré à la « Wissenschaftstheorie », qui devient en Allemagne la partie de la philosophie que chacun se doit de priser, car elle figure à la pointe extrême du progrès. M. Jöhr, qui participa avec le soussigné à cet exercice, cherche à réduire les divers points de vue, qui s'affrontent, à celui de l'empirisme logique — mais sans aucune intransigeance : bien au contraire, c'est sous l'égide d'un libéralisme apparemment très souple que la synthèse s'opère. Finalement — et là, je souscris entièrement au point de vue de l'auteur — Jöhr montre que tous ces problèmes n'ont guère été inventés par notre temps, mais au contraire sont présents tout au long de l'histoire de l'humanité. — Un petit livre qui se lit le sourire aux lèvres.

J.-CLAUDE PIGUET.

D. M. AMSTRONG : *Belief, Truth and Knowledge*. Cambridge, At the University Press, 1973, 228 pages.

Ouvrage d'épistémologie générale, ce livre est situé dans la tradition de l'empirisme anglais. Il traite du problème de la croyance dans ses rapports avec la vérité et la connaissance, à travers l'analyse des notions de proposition, de concept et d'idée, de prédicat et de propriété, en relation avec le langage. Son thème est la genèse du savoir qui, au départ sous forme de croyance, prend la forme d'une schématisation du donné perceptif et affectif, assumé par un sujet, en fonction des capacités sélectives de l'esprit humain. La croyance se transforme en savoir vrai par l'intermédiaire d'une construction causale et généralisante qui étend ces schémas et rend possible le test de leur vérité, par leur correspondance avec la réalité. Mais cette correspondance n'est pas simple (terme à terme) ; elle est de type structural compte tenu de règles sémantiques. La perspective où le problème est posé n'est ni nominaliste ni conceptualiste mais proche de celle de Locke (un « réalisme modéré »). Ainsi, dans la réalité, rien n'*est* une propriété. La propriété existe néanmoins, non comme une hypostase, mais dans la mesure seulement où elle est instanciée, dans le seul monde actuel, comme objet d'une saisie phénoménale, comme renvoyant à une classe de choses, dans un ensemble complexe de propriétés. Un prédicat n'est jamais corrélatif d'une seule propriété : le réalisme n'implique pas l'atomisme. Ce fait est évident dans le domaine pratique où les complexes de propriétés sont tels qu'une prédication analytique devient impossible. La nature de la correspondance varie donc d'un domaine à l'autre. De plus, la connaissance implique la croyance en la vérité de ce qui est asserté, mais pas l'inverse. La connaissance suppose que l'on fournisse des raisons. Or celles-ci ne s'épuisent jamais à moins de faire appel, faute de pouvoir accepter une solution cartésienne, à la relation qui existe entre un état de croyance et la situation qui est la condition de la vérité de cette croyance et qui agit causalement sur elle, compte tenu du rapport de convenance (« reliability ») existant entre ces raisons.

MARIE-JEANNE BOREL.

RENE F. DE BRABANDER : *Religion and human Autonomy. Henry Duméry's Philosophy of Christianity*. The Hague, Martinus Nijhoff, 1972, 184 p.

L'auteur de cette étude est né en Belgique en 1933. Il étudie à Louvain et aux USA. Il enseigne actuellement la philosophie de la religion au State College de Baltimore (Md). Il interroge ici Duméry à l'enseigne des rapports entre la liberté humaine et la religion, entendez : l'autonomie de l'homme et la dépendance, l'hétéronomie qui se dit dans la pratique et le discours religieux. Le débat est d'abord noué avec Sartre. L'auteur examine ensuite les sources de la pensée de Duméry (Blondel, Husserl, Plotin) avant de présenter les caractéristiques majeures de sa philosophie de la religion : on sait que Duméry reprend le projet de Blondel qui vise à réconcilier une analyse factuelle, historique, immanente et la christianité (et la transcendance qui s'y dit) ; qu'il donne corps au projet en mettant en œuvre une méthode d'analyse réflexive et critique du donné concret qui, en fait, est héritée de Kant (Duméry le souligne), même si c'est d'un Kant corrigé (on abandonne le formalisme de la constitution a priori et, bien sûr, le règne des Fins assuré non sans « ruse » par la Nature). La philosophie

de Duméry pointe ainsi vers une interrogation de la foi et de la religion appréhendées comme *institution* (« la foi n'est pas un cri »). Ce dernier point, l'auteur aurait peut-être pu le souligner avec plus de force. C'est là en effet que se noue le dépassement de l'affirmation moderne d'une liberté principiellement et définitivement autonome (Sartre).

PIERRE GISEL.

A. C. DANTO : *Analytical Philosophy of Action.* Cambridge, At the University Press, 1973, 226 pages.

L'ouvrage prend place dans un vaste projet qui reprend les grands problèmes de la philosophie dans la perspective de l'Ecole analytique anglaise, dans une perspective philosophique et historique largement ouverte. Le problème posé ici est celui de l'identification et de la description des actions, dont le rôle performatif varie selon le contexte où elles sont accomplies, contexte qui n'épuise pourtant pas toute leur signification. En effet, une action dépend aussi des intentions et des buts de son auteur, et parmi l'étendue des interprétations possibles ouvertes par la variation des contextes, toutes ne sont pas équivalentes. Le but méthodique de l'auteur est alors d'évacuer les facteurs contextuels qui transforment les mouvements en gestes et leur confèrent une signification, qui en font des éléments historiques de la communication humaine, des éléments comportementaux, et, par un « geste » logique ou analytique, d'isoler les actions de base (« bare », « neutral ») pour mettre en lumière les points où, précisément, dans l'architecture logique ou dans la structure de ces éléments, interviennent les facteurs qui en font des éléments culturels. Le même travail est fait pour la connaissance, indissociable de l'action, en éliminant les éléments d'interprétation qui rendent signifiants les objets de la perception, pour dégager les invariants par rapport à ces interprétations. La démarche est analogue à celle de Hume ou de Locke, et il s'agira de définir des prédicats formels, descripteurs de l'action et de la perception, sémantiquement neutres ou indépendants par rapport à ceux qu'on emploie normalement dans la description de l'action humaine. Mais comme la neutralité ou le formalisme absolu sont impossibles, les postulats sur lesquels reposent en dernier lieu l'analyse sont ceux du matérialisme et du déterminisme. Ces actions de base ont, par exemple, la forme suivante : « *m* sait que *s* » s'analyse en « *m* croit que *s* », « *s* est vraie » « *m* a une évidence adéquate pour *s* ». Les relations existant entre *m*, *s*, *e* (une évidence), et *o* (l'objet de la proposition *s*) sont de nature sémantique psychologique et explicative. De même, « *m* a l'intention (veut) que *a* soit le cas » s'analyse en « *a* est le cas », « *m* fait *b* », et « *b* est adéquat pour *a* ».

MARIE-JEANNE BOREL.

PIERRE MASSET : *Comment croire ? La foi et la philosophie moderne.* Paris, Le Centurion, 1973, 319 p.

L'auteur reprend le débat foi-raison. Il le fait à partir de la question du sens. Refusant le suicide et la tentation de l'absurde, l'existence humaine postulera l'absolu du sens, le Oui qui prend en charge et transfigure le Non. Le débat est mené au gré d'une constante confrontation avec les philosophes

modernes qui défilent fort nombreux à la barre. Dans son ensemble, l'ouvrage est sans prétention et d'accès aisé. — Le lecteur, pourtant, ne pourra manquer d'être sévère. La confrontation avec la critique, en effet, n'est pas assez radicale, en ce qui concerne la question de Dieu ou le statut de la raison notamment. On reprend — certes dans un nouveau registre — les questions de la théodicée classique (y compris les preuves de l'existence de Dieu). Voyez la phrase, significative, de la p. 214 : « Nous avons établi par la réflexion philosophique l'existence de Dieu. » On se meut en terrain foncièrement métaphysique et théiste. Pour être heureusement dépourvu d'accents triomphalistes ou crispés, l'ouvrage n'en demeure pas moins, en son fond, très conservateur et catholique. L'auteur prend finalement prétexte de la diversité de la science moderne et de sa relative modestie épistémologique par rapport aux positivismes du XIXe pour introduire un peu facilement et à trop bon marché l'affirmation de Dieu.

PIERRE GISEL.

G. SNYDERS : *Où vont les pédagogies non directives ? Autorité du maître et liberté des élèves.* Paris, Presses Universitaires de France, 1973, 324 p.

Cette étude nous semble particulièrement importante pour éclairer un débat qui passionne non seulement les éducateurs contemporains, mais aussi l'opinion publique et surtout les autorités scolaires et politiques. En effet, à propos de cet ensemble de théories et d'expériences que l'on peut qualifier assez approximativement de « pédagogie non-directive », mais aussi de « pédagogie institutionnelle », il manquait une analyse critique d'un point de vue marxiste. Par-delà les polémiques et les critiques inspirées par la passion et/ou la mauvaise foi, le travail de G. Snyders se caractérise tout à la fois par l'ampleur et le sérieux de son analyse. Non seulement, il envisage les contributions françaises les plus notables, celles de Ferry, Hameline, Lobrot et Oury, mais surtout il fait une très large place aux expériences et aux travaux anglo-saxons jusqu'à, et y compris, les pères putatifs du mouvement : Lewin, Lipitt et White. G. Snyders propose donc un bon instrument de travail pour qui désire tout simplement s'informer. Cependant, comme nous le disions, l'auteur ne cache pas qu'il est un très fidèle et très orthodoxe membre du Parti Communiste Français. Il le manifeste en particulier lorsqu'il conclut par une importante partie consacrée à l'apport du marxisme à la pédagogie contemporaine. A dire vrai, il serait vain d'y chercher une « solution » aux problèmes évoqués par ailleurs. Il s'agit plutôt pour G. Snyders de reprendre les problèmes qui l'ont retenu jusqu'ici et de proposer des pistes de recherches et d'expériences directement inspirées par le marxisme tel qu'il le conçoit. Nous en avons surtout retenu le mélange de possibilités mais aussi de limites qu'une conception trop orthodoxe du marxisme nous offre. Ainsi nous rejoignons totalement G. Snyders lorsqu'il affirme que : — toute théorie (et intervention) de formation doit résoudre les problèmes de cohérence entre les finalités visées (quel homme former et pour quelle société ?) et les moyens et les méthodes choisis ; — toute intervention pédagogique doit résoudre dialectiquement les contradictions entre une continuité fondamentale et des ruptures nécessaires au progrès de celui qui se forme ; — Bachelard et Langevin ont probablement illustré de façon exemplaire une telle pédagogie. — Par contre, nous avons beaucoup plus

de peine à suivre l'auteur lorsqu'il affirme tranquillement que le Parti (avec P majuscule ! p. 271) constitue l'avant-garde à qui appartient de dire ce qu'est le contenu de l'éducation. Ou bien lorsqu'il croit — contre toutes les études sociologiques que nous connaissons — que la culture spontanée est en parfaite continuité avec la culture savante (pp. 286 et ss). Et surtout, nous estimons qu'il est singulièrement ingénu d'imaginer qu'il suffit d'élargir la clientèle des systèmes scolaires aux enfants de la classe ouvrière pour que la « vie » pénètre dans le ghetto scolaire. Que penser de l'omission des enfants des groupes ruraux ? Que penser de l'embourgeoisement culturel de la classe ouvrière en Suisse ? Comment peut-on ignorer à ce point l'impact des communications de masse qui crée une sous-culture dite de « masse », aussi éloignée de la culture savante que de la culture supposée « spontanée » ? Quoi qu'il en soit, et malgré ces réserves importantes, le travail de G. Snyders a le très grand mérite de poser clairement ses options et de nous permettre ainsi de nous définir sans biaiser.

PIERRE FURTER.

JEAN LACROIX : *Le personnalisme comme anti-idéologie.* Paris, PUF, 1972, 163 p. (SUP)

Jean Lacroix excelle à poser de grands problèmes et à les traiter dans des livres de petit format et écrits dans une langue claire. — On comprend généralement le terme d'idéologie comme l'ensemble des idées, croyances et doctrines propres à une classe sociale. Le personnalisme ne veut pas être une nouvelle idéologie. Individu et communauté sont les deux catégories de la personne : développer sa personnalité n'est pas détruire son individualité mais « l'ordonner à un ensemble auquel elle doit, par son individualité même, concourir ». — Nous ne pouvons devenir communautaires que dans la mesure où nous sommes des personnes pour qui intellectualité et spiritualité se développent harmonieusement : « Il n'y a rien de pire qu'une intellectualité sans spiritualité si ce n'est une spiritualité sans intellectualité. » L'ouvrage de Jean Lacroix ne nous invite pas au fidéisme mais à un rationalisme pour lequel il n'y a pas plus de raison sans foi que de foi sans raison.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.